

Uzak
La distance (ou peut-être autre chose)
Lointain — Turquie 2003, 110 minutes

Simon Beaulieu

Number 232, July–August 2004

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/59106ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Beaulieu, S. (2004). Review of [Uzak : la distance (ou peut-être autre chose) / Lointain — Turquie 2003, 110 minutes]. *Séquences*, (232), 51–51.

UZAK

La distance (ou peut-être autre chose)

Rares sont les cinéastes qui parviennent réellement à exploiter la lenteur avec un véritable souffle. Sans sombrer dans un élan douteux de généralisation, mentionnons hélas que seulement très peu de metteurs en scène abordent l'art de l'épure et l'effet de durée comme une véritable poésie. Regarder au-delà de la perception usuelle et paresseuse des choses et ainsi accéder, ailleurs, à un regard neuf, affranchi du rythme galopant que le cinéma nous offre à l'habitude (basé plus souvent qu'à son tour sur l'étourdissement et la consommation aveugle d'images), c'est peut-être aussi apprivoiser une nouvelle façon de voir la vie et d'appréhender le temps qui passe. Disons qu'il s'agit d'une manière, pas si nouvelle que ça mais qui visiblement se raréfie, de s'arrêter, vraiment, pour regarder les choses vivre ou autrement dit, de donner, du montage de la mise en scène, le temps au monde qui défile sur l'écran de respirer et d'exister et ce jusqu'à la signification.

De but en blanc, tout ça pourrait sembler plutôt abstrait mais pas tant que ça si on s'arrête simplement (un instant) et qu'on accepte de ne pas se laisser obséder par la manie (souvent culturelle) de mettre un nom sur tout et de chercher un peu partout des réponses claires et définies, abécédaire et apanage disons-le d'un certain cinéma qui souvent se laisse souffler à l'oreille sa fonction unique : rapporter des dollars. On parle donc d'un cinéma de la distance (si il est possible de s'exprimer de la sorte) et pour ainsi dire d'un cinéma qui donne l'espace nécessaire (et l'intelligence) au spectateur pour se laisser habiter par l'univers filmique, l'histoire ne pouvant exister finalement que par le réel consentement de celui-ci, prenant sa source dans un laissez faire complet et un laisser-aller complice (et participant ?) qui désigne l'impression et interprétation comme le seul point final qu'il est possible d'accoler à l'épithète du film.

Couvert littéralement de prix à travers le monde, dont notamment au Festival de Cannes où il reçut en 2003 le grand prix du jury et le prix d'interprétation masculine (il y avait vingt ans au moins qu'un film turc ne s'était pas réellement démarqué sur le palmarès cannois et obtenu une reconnaissance critique aussi imposante, le dernier étant *Yol* de Yilmaz Günez qui remporta en 1983 la palme d'or ex aequo avec *Missing* de Constantin Costa-Gavras), *Uzak*, troisième long métrage du cinéaste d'origine turque Nuri Bilge Ceylan, se veut justement une variation sur la notion de distance, utilisant langueur et durée pour mettre sur le même front et confronter le drame de deux hommes.

Suite à une grave crise économique dans sa campagne natale, Yusuf est amené à chercher du travail à la ville où il sera hébergé par son cousin photographe Mahmut. Pendant les quelques jours que durera leur cohabitation, les deux hommes seront exposés aux différences qui les séparent et à leur incapacité à réellement



Une réflexion sur la distance qui s'installe d'un homme au reste du monde

communiquer entres eux. À prime abord, la prémisse étonne par sa simplicité mais c'est principalement cette économie de moyen et cette philosophie de la retenue qui donne toute la grandeur à cette histoire d'une profondeur aérée qui, plus qu'une médiation sur l'incommunicabilité qui s'installe entre deux hommes, apparaît comme une réflexion sur la distance qui s'installe d'un homme à lui-même et ensuite et inévitablement d'un homme au reste du monde. Yusuf rêve de partir en mer et d'avoir l'audace d'approcher des femmes dans la rue, Mahmut a abandonné ses rêves d'être artiste (il gagne sa vie comme photographe de commande) et est obsédé par son ex-femme (qui d'ailleurs est sur le point de quitter pour l'étranger). Alors que l'un (Mahmut) se grise dans le confort matériel, l'autre se projette dans une rêvasserie quotidienne (Yusuf). La linéarité douce-amère d'une routine, qui ne correspond en rien à ce à quoi aurait dû (ou devrait) ressembler leur existence, semble déchirer les deux hommes, silencieusement, entre la volonté profonde d'être autre chose et la nécessité apaisante d'accepter lentement sa condition. Peut-être est-ce que la distance à soi empêche de se révéler et même de se connaître vraiment ?

Mais inutile de chercher à définir précisément ce qu'ils ressentent puisqu'ils ne le savent probablement pas eux-mêmes. Le spectateur est donc le témoin extérieur (comme on regarde une photo) de gestes qu'il ne pourra que comprendre partiellement et qu'il ne pourra qu'associer à un malaise difficilement définissable (l'incommunicabilité) ou mieux encore à l'absurdité de la vie et à son sens (ou/et son non-sens) profond, à moins qu'il ne se trompe mais ici, ça, c'est du pareil au même. ❧

Simon Beaulieu

■ LOINTAIN — Turquie 2003, 110 minutes — Réal. : Nuri Bilge Ceylan — Scén. : Nuri Bilge Ceylan — Photo. : Nuri Bilge Ceylan — Mont. : Ayhan Ergürel, Nuri Bilge Ceylan — Mus. : Mozart — Son. : Ismail Karadas, Erkan Aktas — Dir. Art. : Ebru Ceylan — Int. : Muzaffer Özdemir (Mahmut), Mehmet Emin Toprak (Yusuf), Zuhâl Gencer Erkaya (Nazan), Nazan Kirilmis (l'amante), Feridun Koc (le concierge), Fatma Ceylan (la mère), Ebru Ceylan (lejeune fille) — Prod. : Nuri Bilge Ceylan — Dist. : Mongrel Media.